

18 novembre 2013

LA CHRONIQUE THÉÂTRE

19

DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Ce Radeau qui nous méduse

C'est depuis Le Mans, à la Fonderie, où François Tanguy a implanté depuis beau temps son phalanstère, que le Théâtre du Radeau, qu'il anime, mène à point nommé des incursions vers l'extérieur. Sa dernière création en date s'intitule *Passim* (1). Que signifie ce mot sinon çà et là, en différents endroits d'un ouvrage écrit ? Cela se passe exactement de la sorte, au fil d'une éblouissante évocation scénique protéiforme de moments élus, dans ce qui pourrait être le grand livre du théâtre, au cœur duquel seraient insérées des pages arrachées au sanglant manuel d'histoire du XX^e siècle. Pour ce faire, ils sont neuf (Laurence Chable, Patrick Condé, Fosco

Admirable approfondissement résolu du projet éthique et esthétique à la fois, dont Tanguy s'est fait un principe.

avec des tables, des portes ouvrant sur l'ailleurs, des cadres vides de tableaux où s'inscrire en passant. Étonnant mélange de vélocité et de lenteur, dans un capharnaüm qui précède un labyrinthe de coulisses où tout se foment des transformations.

Le jeu, la mimique, la danse, le chant, la profération, tout s'agence superbement dans l'entrelacement des signes, jusqu'à la sensation d'opéra que cela induit. Les paroles mises à contribution sont légion : de *Penthésilée*, de Kleist, aux *Métamorphoses*, d'Ovide, de Pavese à Shakespeare (le plus souvent) à Pouchkine, au Tasse ou à l'Arioste, tandis qu'on peut repérer, ici et là, en

Corliano, Muriel Hélaré, Vincent Joly, Carole Paimpol, Karine Pierre, Jean Rochereau, Anne Baudoux), en mouvement perpétuel dans une espèce de grenier de la mémoire,

sourdine, au milieu d'un permanent lavage à grande eau musical (de Cage à Kurtág, de Beethoven à Penderecki, d'Eisler à Rameau, etc.), les voix d'Hitler et de Lénine, de Goebbels ou des poètes Paul Celan et Ezra Pound. Un vertige bénéfique vous prend, né de la savante stratégie de l'attention qui préside à la conception de cet objet théâtral violemment raffiné dans lequel les interprètes, parfaits ouvriers de leur énergie motrice, sont tour à tour rois et reines, petites danseuses et gommeux ou héros de tragédies, vite revêtus des oripeaux d'un théâtre du flux et du reflux, comme dans le rêve, quand tout s'enchaîne étrangement sans qu'on le veuille. Admirable approfondissement résolu du projet éthique et esthétique à la fois, dont Tanguy s'est fait un principe immuable.

À l'heure où l'on fête à Thionville un demi-siècle de création théâtrale, Jean Boillot, à la tête du Nord-Est Théâtre, héritier du Théâtre populaire de Lorraine, crée *Les morts qui touchent*, d'Alexandre Koutchevsky (2). Un texte d'essence poétique, dans lequel la chute en forêt de Rambouillet d'un Icare de Ouagadougou accroché à un avion long-courrier précède le dialogue d'une fille et de sa mère atteinte d'un cancer. Martin Matalon a composé une musique, percussive, sifflante, donnée à vue, qui escorte avec tact une partition verbale au lyrisme déjà sûr, au cours de laquelle se font jour d'inédites variations d'ordre technique sur le pilotage (l'auteur, nous dit-on, en tête), tournée vers l'angoisse de la mort à interroger. Travail sobre, d'intelligence quiète, dans lequel on retrouve avec bonheur Arlette Bonnard et Stéphanie Schwartzbrod, l'une et l'autre mettant en jeu des ressources de belle et bonne sensibilité.

(1) Du 7 au 16 novembre, le spectacle était à Mettre à scène, à Rennes, où nous l'avons vu. Du 5 au 14 décembre, ce sera au Mans, du 14 au 17 janvier à La Roche-sur-Yon et, du 22 au 30, à Nantes, en attendant la suite.

(2) Jusqu'au 20 novembre au Centre dramatique national de Thionville-Lorraine puis à Liège (du 25 au 28 février), Esch au Luxembourg (6 mars) et au festival Musique action, à Vandœuvre-lès-Nancy (15 mai).